

Lucien Schmitt, violonier d'art meylanais (1892-1984)

« Je vous quitte mon fils et vous remets à Dieu » : tels sont les derniers mots rédigés par une mère, diplomate suisse, à son fils Lucien Schmitt. Le jeune homme de 22 ans vient alors de tourner le dos à une carrière dans la diplomatie, privilégiant la musique et choisissant d'aller combattre aux côtés des Français en ces jours sombres de l'été 1914.

Natif de Saint-Julien-en-Genevois, il termine la Première guerre mondiale gazé, et rentre en Isère en compagnie de son meilleur ami, son grand-père Albert Marchand. Après deux années complémentaires d'études musicales, il achève sa formation de luthier à Mirecourt, puis à Lyon, Paris et Nice, avant de s'installer en 1922 à Grenoble, au 17 de la rue Lafayette.

Travailleur infatigable, il va, durant des années, en parallèle à la réalisation de ses violons, étudier la marque de fabrique de ses illustres aînés, comme le luthier de l'Ecole de Crémone, Antonio Stradivari, afin de tenter d'approcher « la sonorité souple et chaleureuse » de ces fabuleux instruments. Cependant, ce jeune luthier ne peut se contenter d'une simple réalisation d'instruments dans cet atelier sobrement dénommé *La Maison du Violon*. Souhaitant se rapprocher de son ami Marchand, camarade des jours de tranchées de Verdun, il vient élire domicile en 1941 à Meylan, ce joli coin de campagne près de la capitale des Alpes. Il dessine alors lui-même les plans de sa maison, demeure romantique qui va lui permettre d'accueillir d'illustres personnalités dauphinoises : le peintre Jules Flandrin, le médecin résistant Henri Butterlin, ou encore le poète Jacques Noël.

Les années passent et Lucien Schmitt arrive à la maturité de son art. Il reçoit beaucoup et aime à faire partager sa passion musicale. « Petit, donne-moi trois notes de musique pour te jouer un air original ! » : c'est souvent par cette requête que Lucien Schmitt honorait ses nombreux visiteurs. S'ensuivait alors une composition musicale inédite, transportant les auditeurs dans une dimension de rêverie teintée de romantisme.

Mieux Ne Sçay

Cultivant l'amitié, il animera longtemps de mémorables soirées d'été en cette rue Beau Soleil à Meylan. Sous les grands arbres du jardin, à la lumière tamisée de flambeaux improvisés, il ne sera alors pas rare de pouvoir croiser Yehudi Menuhin, Ivry Gitlis, Stéphane Grapelli ou Isaac Stern, venus tous en amis pour un dîner et, évidemment, pour accompagner "leur luthier" dans plusieurs airs de violon.

Peu à peu, multipliant les essais, il parvient à satisfaire à cette exigence de grande qualité : doué, maîtrisant tout son art, il crée une recette inédite de vernis propre à séduire les plus grands violonistes du XXème siècle, dont beaucoup, de clients, deviendront ses amis.

A l'été 1971, il marie son fils adoptif Jean-Frédéric qui sera lui-même un luthier reconnu et qui, installé dans le 1er arrondissement près de la mairie centrale de Lyon, créera un festival annuel de musique de chambre - Les Musicades - fort apprécié de nombreux mélomanes.

Avec Lucien Schmitt, Meylan devient peu à peu une adresse du petit monde musical. Jamais à court d'idées, il invente même la formule qui résume le mieux son

ouvrage : « *violonier d'art* ». Heureux de connaître une reconnaissance de son vivant, il baptisera alors ses instruments d'une formule rédigée en vieux français : « Mieux Ne Sçay ». Dans les revues professionnelles, il avouera « tenir enfin un modèle personnel de violon digne d'être accompagné par un piano de concert. Un violon dont la graduation d'intensité va du pianissimo le plus ténu jusqu'à un fortissimo que l'archet ne saurait épuiser ».

En marge de cette âme d'artiste, Lucien Schmitt cultive également un certain bonheur d'apprendre. A dix ans, il a déjà lu le dictionnaire. Sans avoir eu l'opportunité de goûter à un enseignement protocolaire dans quelque école renommée, il conserve une curiosité gourmande et un esprit fin et vif. La musique, bien sûr, mais aussi la peinture, la philosophie et, plus généralement, les belles-lettres l'attirent. Ainsi, il aura le plaisir d'entretenir une correspondance soutenue avec l'académicien, biologiste et pamphlétaire Jean Rostand. Ses longs courriers traiteront alors aussi bien de l'actualité de l'époque que de l'existence de Dieu. Il apprécie particulièrement la confrontation d'idées avec ce personnage érudit, grand chantre de la libre-pensée.

Une visite chez Lucien Schmitt, qu'accompagnait sa douce et discrète épouse, Anna, institutrice à l'école de Corenc, affectueusement appelée « Nénette », couvrait souvent plusieurs heures, durant lesquelles, bien loin de toutes les préoccupations matérielles, la musique amenait à la poésie et, souvent aussi, à quelques bons mots dont il ne reste aujourd'hui chez moi qu'une nostalgie enfantine. L'atelier de Lucien Schmitt sentait bon le bois et le fameux vernis. Il fallait lever les yeux vers le plafond de son atelier pour admirer ses instruments qui profitaient d'un long séchage à l'air libre. Ensuite, vous preniez place sur un petit coin de canapé tandis qu'un chat venait vous saluer en ronronnant. Alors le monde et sa vie déjà trépidante prenaient des airs de légèreté, enrubannés de mots et de musique.

C'est en 1984 que Lucien Schmitt salua notre monde terrestre.

Stéphane Marchand